

LE GRAND FLASH

Publié aux États-Unis dans Orbit, la série d'anthologies de Damon Knight, le Grand Flash n'est pas simplement une nouvelle variation sur le thème de l'apocalypse nucléaire. C'est aussi un chef-d'œuvre d'humour noir, et une histoire finalement très convaincante, dans la mesure où elle combine manipulations politiques, recherche du profit et volonté d'autodestruction.

Par ailleurs, on ne peut pas ne pas évoquer une fois de plus les préoccupations de Norman Spinrad quant au rôle de l'artiste (ici représenté par un groupe de musique pop) dans la société...



LE GRAND FLASH

T moins 200 jours. Le compte à rebours commence...

Ils étaient un peu freaks à mon goût mais faut ce qu'y faut : pour le rock, être freak est un atout maître, et si le Mandala devait survivre à Los Angeles en face d'une boîte comme le Rêve Américain qui appartient à une chaîne de télé, je n'avais qu'à me boucher le nez et être plus défoncé que le concurrent. Aussi, après avoir cuisiné les Quatre Cavaliers pendant près d'une heure, je les avais emmenés dans mon bureau pour causer galette.

J'étais assis derrière ma table Armée du Salut (le Mandala est l'entreprise la plus onéreusement rapiate qui existe au monde) et les Cavaliers étaient posés en rang d'oignons sur des chaises de jardin, conformément à l'ordre de préséance interne du groupe.

D'abord, le leader, chanteur et guitariste, Stony Clarke : des cheveux blonds jusqu'aux épaules, des yeux qui faisaient penser à un client de la morgue chaque fois qu'il enlevait ses lunettes de soleil à monture d'acier, la réputation de fonctionner à l'acide et, en plus, l'air d'un bouffeur d'amphés. Ensuite, Hair, le batteur, habillé en Ange de l'Enfer avec croix gammées et tout le bazar, un junkie dont les yeux de fanatique trop rapprochés m'amenaient à me demander s'il arbo-

rait ses croix gammées parce qu'il avait besoin de tout son attirail d'Ange pour se donner à fond ou si c'était le plaisir d'arborer les swastikas en public qui le conduisait à s'habiller en Ange. Le numéro trois était un noir qui se faisait appeler Super Spade : il avait des anneaux aux oreilles, des cheveux à la mode afro, un tee-shirt à l'effigie de Stokely Carmichael et, accrochée à une lanière passée autour du cou, une tête réduite blanchie au cirage. C'était l'homme toutes mains : il tenait le sitar, la basse, l'orgue, la flûte, n'importe quoi. Le numéro quatre, qui se faisait appeler Mr. Jones, était positivement le mec le plus affolant que j'avais jamais vu dans un groupe rock, et ce n'est pas peu dire. C'était l'éclairagiste-synthétiseur-électricien. Il avait au moins quarante ans, s'affublait de vêtements style hippie première époque, et la rumeur voulait qu'il soit un transfuge de la Rand Corporation. Rien ne vaut le show business.

« Eh bien, les gars », commençai-je, « vous êtes bizarroïdes mais c'est précisément ce que je cherche. Où est-ce que vous travailliez avant? »

« On travaillait pas », répondit Clarke. « On est le truc nouveau. Moi, je trafiquais dans le cristal et l'acide. Hair était batteur dans un groupe plastique à New York. Super Spade prétend qu'il est la réincarnation du Bird et ça ne sert à rien de discuter avec lui. Mr. Jones, lui, il est pas très causant. C'est peut-être un Martien. On vient juste de monter notre machin. »

Il y a une chose intéressante dans ce genre de business : les groupes qui n'ont pas un manager de la vieille école, on peut les avoir pour pas cher. Ils parlent trop.

« Au poil! Je serai heureux de vous mettre le pied à l'étrier, les enfants. Personne ne vous connaît mais je crois que vous avez un truc qui marchera. Je prends le risque et je vous signe un contrat d'une semaine. D'une heure du matin à la fermeture, c'est-à-dire deux heures, tous les jours sauf dimanche. Quatre cents dollars la semaine. »

« Vous êtes juif? » fit Hair.

« Comment? »

« Écrase! » ordonna Clarke. Hair écrasa. « Il voulait dire que quatre cents, c'est un peu léger. »

« On ne signe pas s'il n'y a pas une clause d'option », déclara Mr. Jones.

« Il y a une idée là-dedans », dit Clarke. « La première semaine, va pour quatre cents tickets, mais après ça sera plus pareil. Vu? »

Je tiquai. S'ils faisaient un malheur, je risquais de ne pas pouvoir me les offrir. D'un autre côté, quatre cents dollars, c'était une misère, et j'avais absolument besoin d'un finale pas cher.

« D'accord. Mais je veux un accord verbal comme quoi j'aurai un droit de préemption sur vous pour le renouvellement du contrat. »

« Ma parole d'honneur », fit Stony Clarke.

La parole d'honneur d'un ex-trafiquant de drogue qui se shoote aux amphés... c'est ça le métier.

Tau moins 199 jours. Le compte à rebours continue...

Comme il ne s'occupe pas des fins, l'esprit militaire est facile à manipuler, facile à contrôler et facile à emberlificoter. Définition des fins : les objectifs fixés par l'autorité civile. Elles sont le domaine concédé aux civils, alors que les moyens sont du ressort des militaires, dont le devoir consiste à réaliser lesdites fins dans les conditions les plus avantageuses possible.

D'où les migraines que la guerre en Asie provoque chez mes clients en uniforme au Pentagone. La fin a été dûment fixée : liquider les guérillas. Mais les civils sont sortis de leur domaine réservé en venant fourrer leur nez dans les moyens, ce que les généraux considèrent comme de la concurrence déloyale. Une rupture de contrat, en quelque sorte. Les généraux (ou tout au moins la fraction de ce corps la plus sujette à la para-

noïa) commencent à considérer la conduite de la guerre, la limitation imposée aux moyens pour des motifs politiques, comme une astuce des civils en vue de leur arracher leurs prérogatives consacrées.

Cette situation serait de mauvais augure pour le pays n'était le fait que, faisant tache d'huile, la paranoïa qui sévit chez les généraux m'a permis de les manipuler et de les convaincre de soumettre mes deux scénarios au président. Et le président a autorisé la mise en œuvre du grand, sous condition que le petit réussisse à façonner l'opinion publique comme il convient.

Le grand scénario est simple et direct. Sachant que les mauvaises conditions atmosphériques rendent inopérante notre aviation classique dont l'efficacité dépend d'une précision relative, l'ennemi regroupe ses forces en unités massives et lance des offensives meurtrières pendant la saison des pluies. Toutefois, ces unités à gros effectifs sont très vulnérables aux armes nucléaires tactiques affranchies de la servitude de la précision. Assuré que les considérations de politique intérieure nous interdisent d'employer des engins nucléaires, l'adversaire va donc encore rassembler des détachements de l'importance d'une division — ou plus encore — lors de la prochaine saison des pluies. L'emploi parcimonieux d'armes nucléaires tactiques, ne serait-ce que vingt bombes de cent kilotonnes lancées simultanément et selon un quadrillage judicieux, détruirait au minimum deux cent mille soldats, soit près des deux tiers des forces totales de l'ennemi, en vingt-quatre heures. Ce serait un coup de massue.

Le petit scénario, du succès duquel dépend la mise à exécution du grand, est beaucoup plus sophistiqué en raison de la subtilité du résultat escompté : l'acceptation par l'opinion — ou même, dans l'hypothèse la plus optimiste, la revendication — de l'emploi des armes nucléaires tactiques. La tâche est difficile mais mon scénario, pour insolite qu'il soit, est solide, et avec l'appui complet, bien que jusqu'à un certain point oc-

culte, de la hiérarchie militaire suprême, de certains cercles proches du pouvoir et des hommes qui comptent dans les sociétés aérospatiales clés, les moyens désormais mis à ma disposition devraient être suffisants. Statistiquement parlant, les risques ne sont pas négligeables, mais ils restent au-dessous d'un seuil acceptable.

T moins 189 jours. Le compte à rebours continue...

Moi, j'estime que les types de la chaîne méritaient le tour que je leur ai joué. Ils m'ont bien roulé, non? Quatre séries à succès que j'ai produites pour ces saulauds, et ils me déportent aux mines de sel. Une discothèque! Moi, responsable d'une discothèque minable! Ce n'est pas croyable! Un indésirable dont on se débarrasse, voilà ce que je suis pour ces *schlockmeisters*. Oh! la proposition paraissait *kosher* quand ils m'ont branché sur le Rêve Américain. Vous toucherez 20 %, ils disaient, ces *schnorrers*. Et vous aurez droit à tous les artistes sous contrat avec nous, vous serez un homme riche, Herm. Alors, j'ai signé comme un *yuk* sans regarder ce qu'il y avait d'écrit en petites lettres. J'étais fauché, à ce moment. Comment aurais-je su qu'ils avaient monté le Rêve Américain pour avoir un déficit fiscal? Que je serais tenu d'utiliser les artistes miteux qu'ils avaient sous contrat? Que leur but était de perdre de l'argent avec le Rêve, puis de le prendre comme support d'un show télévisé dont je ne verrais pas un sou? Total, je dirige la boîte qui perd de l'argent et je vis sur mon salaire, pendant que la chaîne s'engraisse sur le show et que j'en suis pour mes frais.

Des crapules pareilles méritent de se faire pigeonner, pas vrai? Et comme si ça ne leur suffisait pas de me faire porter le chapeau pour couper au fisc, il faut en plus que ce-soient eux qui me disent qui je dois engager! « Prenez les Quatre Cavaliers, le groupe qui fait salle comble au

Mandala. On a besoin d'eux pour *Une nuit avec le Rêve Américain*. Ils marchent très fort. »

« Oui, ils marchent fort », je leur réponds. « Autrement dit, ils me demanderont un joli paquet. Je n'ai pas les moyens. »

Alors, ils me montrent les clauses en petits caractères (le prochain contrat qu'on me proposera, je le lirai avec un microscope). Je suis contraint d'engager qui ils veulent et de me débrouiller ensuite avec ma comptabilité pour amortir les frais. De quoi transformer un Litvak en antisémite!

Force m'a donc été de traîner mes bottes du côté du Mandala pour faire affaire avec ces hippies. Je n'y étais arrivé qu'à minuit et demi pour ne pas avoir à rester dans cette maison de fous plus longtemps que nécessaire. Vous parlez d'un clou! Bernstein s'est contenté d'acheter un club de Strip qui avait fait faillite, de faire sauter toutes les cloisons intérieures et de monter une espèce de monstrueux chapiteau à l'intérieur de cette coquille vide. Rien de plus qu'une toile mince tendue sur des montants de bois. Vraiment *schlock*. Dehors il a installé des projecteurs, des spots, des micros, tout ce qu'il faut comme zinzins électroniques. Dedans, on a l'impression d'être entouré d'écrans de cinéma. Juste la tente et le plancher nu. Pas même une vraie scène, rien qu'une plate-forme à roulettes qu'on trimballe au moment des changements de numéros.

Comme on l'imagine, ce n'est pas à proprement parler une boîte qui attire un public raffiné. D'autant que, à deux pas, il y a le Rêve Américain qui tourne à perte. Tout ce qu'il y a comme clientèle, ce sont les hippies malodorants garantis bon teint, que moi je laisse à la porte, et les collégiens qui se figurent qu'il est de bon ton de draguer dans ce genre de baraque. Le trafic de drogue marche à fond. Les flics n'ont pas l'établissement à la bonne et les rafles attirent les bagarreurs professionnels.

Une vraie tanière de vices! J'avais l'impression de

pénétrer dans un décor de casbah. Le précédent numéro était fini et les Cavaliers n'étaient pas encore arrivés, de sorte qu'il n'y avait que cette tente démente bourrée de hippies, la moitié bourrés à l'acide, au hasch, aux amphétamines ou à Dieu sait quoi, de collégiens se prenant pour des hippies, presque tous défoncés eux aussi et montrant les dents, plus quelques *schwartzes* complètement dingues qui guettaient les flics. Tous piétinaient en attendant que quelque chose arrive, prêts à pousser à la roue. J'étais debout près de la porte parce qu'on ne sait jamais. Comme on dit parmi eux, « les vibrations me nouaient ».

Tout d'un coup, les lumières s'éteignent et tout devient soudain aussi noir que les pensées d'un directeur de chaîne télé. Je pose la main sur mon portefeuille (qu'on ne vienne pas me raconter qu'il n'y a pas de pickpockets dans une pareille cohue). Ça dure comme ça le temps de respirer dix fois, une obscurité de poix et un silence de mort. Et puis je commence à ressentir quelque chose, je ne sais pas quoi, quelque chose qui me court le long des os, mais je comprends que ce n'est pas mon imagination mais une sorte d'effet infrasonique, parce que tous les hippies sont pétrifiés et qu'on n'entend pas voler une mouche.

Soudain, des haut-parleurs monstres, tombe le bruit d'un cœur qui bat, si bruyant qu'il résonne dans les dents, mais ralenti et pesant. Deux fois moins rapide que le rythme du cœur d'une baleine, peut-être. La chose qui grimpe le long de mes os a l'air synchrone et c'est presque comme si c'était moi, ce grand cœur engourdi qui bat dans les ténèbres.

Le pinceau rouge sombre d'un projecteur — on dirait des radiations infrarouges tellement la lumière est faible — frappe le praticable qu'on a ramené au milieu, et où se tiennent quatre affreux enveloppés de robes noires — dans le genre de la Faucheuse, vous voyez le truc — avec cette horrible lueur rouge qui les baigne comme du sang. Absolument sinistre. Boum-ba-boum. Boum-

ba-boum. Le cœur continue de battre, les infrasons me vibrent dans les os, et les hippies contemplant les Quatre Cavaliers comme des poules hypnotisées.

La basse attaque, épousant la cadence du battement de cœur. Doum-da-doum. Doum-da-doum. Le batteur reprend le rythme avec des coups de cymbale assourdissants. Puis la guitare électrique, miaulant comme un chat écorché, scande des accords qui tombent lourdement. Whang-ka-whang. Whang-ka-whang.

C'est affreux, ça me noue les tripes, ça me triture les os, mes tympanes ne sont plus qu'une sorte d'énorme veine qui bat. Tout le monde se balance, je me balance. Boum-ba-boum. Boum-ba-boum.

Alors, le guitariste se met à chanter à l'unisson du battement de cœur, d'une voix rauque et stridente d'agonisant : « *Le grand flash... Le grand flash...* »

Et le gars à la console électronique fait gicler des anneaux de lumière qui montent le long des parois de la tente, bleus en bas et qui deviennent verts en s'élevant, puis jaunes, puis orange pour se transformer finalement en cercles rouge néon aveuglants lorsqu'ils atteignent le plafond. La durée de leur ascension est exactement égale à celle d'un battement de cœur.

Ce que j'éprouve est effrayant! L'impression d'être un tube de pâte dentifrice pressé en cadence, jusqu'à ce que ma calotte crânienne catapultée aille rejoindre les ronds de lumière et passe à travers le plafond.

Maintenant, ça s'accélère progressivement. Toujours le même battement de cœur, les mêmes coups de cymbales, les mêmes « *Le grand flash... Le grand flash...* », la même basse, le même grouillement d'infrasons dans les os, mais un peu plus vite... Puis plus vite! Plus vite encore!

Je me disais que j'allais mourir! Je savais que j'allais mourir! Ce battement de cœur démentiel. Les coups de cymbale qui crépitaient comme une mitrailleuse. Les cercles de lumière qui m'aspiraient pour me précipiter à travers le trou de néon rouge.

Incroyable! Et ça allait plus vite, toujours plus vite, la voix n'était plus qu'un hurlement, le battement de cœur un bourdon, la batterie un gémissement auquel répondait la plainte de la guitare, et mes os prenaient le large...

Tous les projecteurs s'allumèrent en même temps et leur éclat subit m'aveugla...

Tous les haut-parleurs répercutèrent une phénoménale explosion, si violente que j'en chancelai...

J'avais l'impression de gicler hors de mon crâne et c'était merveilleux.

Et puis :

L'explosion devint un grondement...

La lumière parut se concentrer en un cercle au plafond, laissant tout le reste dans la nuit.

Et le cercle se mua en boule de feu.

Et la boule de feu en un champignon atomique filmé au ralenti, tandis que le grondement se mourait. A l'image succéda une obscurité totale. Et les lumières se rallumèrent.

Quel numéro!

Quelle mise en scène!

Et c'est comme ça que, ayant coincé les gars en coulisses et ayant découvert qu'ils n'avaient pas d'impresario, pas même une option les liant au Mandala, j'ai eu mon idée de génie.

En deux mots, j'ai pigeonné les types de la chaîne dans les grandes largeurs. J'ai signé avec les Cavaliers un contrat qui fait de moi leur manager avec 20 % sur leurs cachets. Et je les ai engagés pour une semaine au Rêve avec un cachet de 1 000 dollars, j'ai rédigé un chèque en tant que propriétaire de l'établissement, je me le suis donné à moi-même en tant qu'impresario des Quatre Cavaliers, j'ai résilié mes fonctions d'homme de paille de la chaîne, et en partant je leur ai versé une indemnité de 10 000 dollars, le tout pour empocher 20 % sur les gains du groupe le plus dément depuis l'ère des Beatles et des Rolling Stones.

Qui vit par les clauses en petites lettres périra par les clauses en petites lettres. Et merde!

T moins 148 jours. Le compte à rebours continue...

« Vous n'avez pas encore vu l'enregistrement, hein? » me demanda Jake.

Il était agité comme un boisseau de puces. Quand on occupe un poste du niveau du mien, on a l'habitude de rendre ses subordonnés nerveux, mais Jake Pitkin n'était pas un garçon de bureau : chef de la programmation, ce n'était sûrement pas la première fois qu'il avait affaire à des gens de mon niveau hiérarchique. Les rumeurs qui couraient étaient-elles donc fondées?

Nous étions seuls dans la salle de vision et il était douteux que le projectionniste puisse nous entendre.

« Non, je ne l'ai pas encore vu mais il m'est venu aux oreilles de drôles d'histoires. »

« A propos de l'enregistrement? » Il était pâle comme un mort.

« Non, Jake, à propos de vous », répondis-je avec un sourire aimable destiné à minimiser l'importance de la chose. « Il paraît que vous ne voulez pas programmer le show. »

« C'est vrai », fit-il d'une voix calme.

« Vous rendez-vous compte de ce que vous dites? Quels que soient nos goûts personnels — et personnellement je trouve que ces gars-là ont quelque chose de malsain — les Quatre Cavaliers sont à l'heure actuelle le groupe le plus coté en Amérique, et ce sale petit voleur de Herm Gellman nous extorque deux cent cinquante mille dollars pour une heure d'antenne. La réalisation nous a coûté deux cent mille dollars et on a encore dépensé cent mille de mieux pour la promotion. Les annonceurs sont prêts à banquer. L'un dans l'autre, ce show représente plus d'un million de dollars. Qui nous passent sous le nez si on ne le diffuse pas. »

« Je sais. Je sais. Je sais aussi que ça peut me coûter mon job. J'ai réfléchi à tout ça et, tout bien pesé, je suis toujours opposé à ce qu'on passe ce truc sur l'antenne. Je vais vous montrer la fin, et je suis sûr que vous conviendrez que j'ai raison. »

Mes tripes se nouèrent désagréablement. Moi aussi, j'ai des supérieurs, et le mot d'ordre était : *Un voyage avec les Quatre Cavaliers* sera diffusé, point à la ligne. Et pas de discussion. Il était en train de se passer quelque chose de bizarre. La minute d'antenne nous était payée un prix sans précédent et l'annonceur était une importante société aérospatiale qui, jusque-là, n'avait jamais fait de publicité télévisée. Ce qui me tracassait, en fait, c'était que Jake Pitkin n'avait pas la réputation d'être un type courageux. Et voilà qu'il mettait son boulot en jeu. Il fallait qu'il soit drôlement certain que je me rallierais à sa façon de voir, sinon il n'aurait pas osé. Or, bien qu'il me fût impossible de le lui dire, je n'avais pas voix au chapitre.

« Allez, ça tourne ! » dit Jake dans l'interphone, tandis que les lumières s'éteignaient dans la salle. « C'est la séquence finale qu'on va voir. »

Sur l'écran :

Un ciel bleu et vide. En fond sonore, des accords légers et paresseux à la guitare électrique. La caméra panoramique, passant en revue quelques nuages, et elle finit par cacher le soleil en plan très éloigné. Pendant que le soleil, cercle lumineux minuscule, se place au centre de l'écran, la mélodie d'un sitar se mêle à la guitare.

Très lentement s'amorce un zoom sur le soleil. A mesure que l'image grossit, le son du sitar s'enfle, la guitare s'estompe et la batterie lui succède. Les accords de sitar deviennent de plus en plus forts, le rythme de la batterie s'accuse et s'accélère tandis que le soleil continue de grossir. Finalement, l'écran s'emplit d'une lumière à l'éclat insupportable, alors que sitar et batterie se déchainent avec frénésie.

Soudain une voix torturée, une voix en chaleur, domine et noie le son du sitar et de la batterie : « *Plus clair... que mille soleils...* »

Fondu enchaîné sur une fille brune superbe aux yeux immenses, aux lèvres humides, et soudain il n'y a plus sur la piste sonore que la guitare en sourdine et des voix qui entonnent en douceur : « *Plus clair... Oh! Dieu, c'est plus clair... plus clair... que mille soleils...* »

Le visage de la fille en gros plan s'estompe, remplacé par un plan d'ensemble des Quatre Cavaliers, drapés dans leurs sombres suaires, et la mélodie précédente est reprise en mineur, soutenue par les plaintes répercutées de la guitare électrique et le bourdonnement monotone du sitar, jusqu'à devenir un chant funèbre : « *Plus noir... le monde devient plus noir...* »

Une série de plans de coupe accompagne le lamento :

Un village d'Asie en flammes, jonché de cadavres...

« *Plus noir... le monde devient plus noir...* »

L'amoncellement des morts à Auschwitz...

« *Jusqu'à ce qu'il fasse si noir...* »

Un cimetière de voitures gigantesque, avec au premier plan, minuscules par comparaison, des enfants noirs squelettiques...

« *Que pour moi la mort viendra...* »

Un ghetto qui brûle à Washington avec le dôme du Capitole brumeux à l'arrière-plan...

« *Avant le lever du jour...* »

Sans transition, un plan très rapproché du leader et chanteur des Cavaliers, le visage crispé en un masque de désespoir et d'extase. Le sitar dédouble son tempo, la guitare gémit, et lui de toute la force de ses poumons se met à hurler : « *Mais avant de mourir, avant l'heure du néant, je veux faire ce voyage...* »

A nouveau le visage de la fille, mais transparent, avec une aveuglante lumière jaune qui le traverse. Le tempo du sitar continue de s'accélérer, soutenu toujours par la plainte de la guitare, et la voix s'enfle et se dé-

chaîne : « *Le dernier grand flash va briller dans le ciel... »*

Plus rien d'autre maintenant que la lumière aveuglante...

« *Et bong! le monde est mort... »*

Un écran totalement noir l'espace d'une mesure, puis ce noir vire au bleu à l'horizon...

« *Mais avant de mourir, prenons tous l'overdose qui tranchera nos liens... qui nous grillera les plombs, qui nous congèlera l'âme... le dernier grand flash, la défonce ultime, le voyage dont on ne revient pas... »*

Brusquement, la musique s'arrête pendant une demi-mesure. Puis :

Une colossale boule de feu illumine l'écran...

Un grondement assourdissant...

La boule de feu se coagule en un nuage en forme de champignon tandis que se poursuit le vacarme. Quand celui-ci commence à s'apaiser, on voit le brasier ardent à l'intérieur du monstrueux nuage nucléaire. Le visage de la fille apparaît vaguement en surimpression.

Une voix douce, amplifiée pour dominer la rumeur qui s'éteint, reprend sur un ton devenu hideusement respectueux : « *Plus clair... grand Dieu, c'est plus clair... plus clair que mille soleils... »*

L'écran redevient opaque et les lumières de la salle se rallument.

Je regardai Jake! Il me regarda. Je murmurai : « Il y a vraiment de quoi vomir. »

« Vous ne voulez quand même pas qu'on passe un machin pareil, non? » fit Jake à voix basse.

Je me livrai à un rapide calcul mental. Cette nauséabonde séquence devait durer dans les cinq minutes maximum... On pouvait s'en tirer.

« Vous avez raison, Jake. On ne peut pas passer ça. On va couper ce truc et intercaler un spot de plus à chaque interruption publicitaire. Comme ça on devrait retomber sur nos pieds. »

« Mais vous ne comprenez pas! Herm nous a imposé

un contrat draconien qui nous interdit de faire des coupures. Ou on passe tout ou on ne passe rien. D'ailleurs, tout le reste du show est du même tonneau. »

« Du même tonneau? Qu'entendez-vous par là? »

Il se tortilla sur son siège. « Ces types sont... enfin, ce sont des dépravés. »

« Des dépravés? »

« Eh bien, ils... ils sont amoureux de la bombe atomique ou quelque chose comme ça, quoi! Chacun de leurs morceaux se termine de la même façon. »

« Quoi? Vous voulez dire qu'ils sont *tous* comme ça? »

« Exactement. Chaque séquence aboutit à un truc de ce genre. Ou on passe *une heure* de ça ou on ne passe rien. »

« Grand Dieu! »

Je n'avais envie de dire qu'une chose. On détruit l'enregistrement et tant pis pour le million de dollars. Mais je savais aussi que ça me coûterait ma place. Et que, cinq minutes après m'avoir flanqué à la porte, ils me remplaceraient par quelqu'un qui ferait ce qu'ils voudraient. Mes chefs eux-mêmes n'étaient que des courroies de transmission chargés de faire appliquer la consigne venue d'en haut. Je n'avais pas le choix. Il n'y avait aucun choix possible.

« Désolé, Jake. On le programme. »

« Je donne ma démission », répondit Jake Pitkin qui n'avait pas la réputation d'avoir du courage.

T moins 10 jours. Le compte à rebours continue...

« C'est une violation flagrante du traité sur l'interdiction des expériences nucléaires », ai-je remarqué.

Le sous-secrétaire avait l'air aussi hébété que moi. « Nous dirons qu'il s'agit d'une utilisation pacifique de l'énergie atomique et nous laisserons les Russes protester. »

« C'est de la folie! »

« Peut-être, mais vous avez vos ordres, général Carson, et moi j'ai les miens. Des ordres venant de très haut. Le 4 juillet, à 20 h 58 précises, heure locale, vous larguerez une bombe atomique de 50 kilotonnes sur l'objectif qui vous a été désigné à Yucca Flats. »

« Mais les civils... les techniciens de la télévision... »

« Se trouveront à deux milles de la zone dangereuse. Le Strategic Air Command est sûrement capable de parvenir à ce degré de précision dans ce qu'on appelle des conditions de laboratoire. »

Je me suis raidi. « Je ne mets pas en doute la compétence des équipes de bombardiers qui sont sous mes ordres. C'est sur la raison de cette mission, sur le bon sens de mes directives que je m'interroge. »

Le sous-secrétaire a haussé les épaules avec un pâle sourire. « Nous pourrions constituer une amicale. »

« Vous voulez dire que vous n'en savez pas plus que moi là-dessus? »

« Tout ce que je sais, c'est ce que m'a communiqué le secrétaire à la Défense, et j'ai l'impression qu'il était lui aussi tout autant dans le noir. Vous n'ignorez pas que le Pentagone réclame à cor et à cri l'utilisation des armes nucléaires tactiques pour liquider la guerre en Asie... et c'est vous, les gens du S.A.C., qui braillez le plus fort. Eh bien, le président a, voici plusieurs mois, approuvé sous condition un plan prévoyant l'emploi d'engins nucléaires tactiques lors de la prochaine saison des pluies. »

J'ai sifflé entre mes dents. Est-ce que, par hasard, les civils finiraient par entendre la voix de la raison? « Mais quel rapport avec... »

« L'opinion publique. L'opération n'était possible que si l'opinion publique évoluait radicalement. Quand ce plan a été approuvé, les sondages indiquaient que 78,8 % de la population étaient hostiles à l'utilisation d'armes nucléaires tactiques et 9,8 % favorables, le reste étant indécis ou sans opi-

nion. Le président a accepté qu'on ait recours aux armes nucléaires tactiques à condition qu'à une date encore tenue secrète il y ait au moins 65 % d'avis favorables et pas plus de 20 % d'opposants actifs. »

« Je vois... Ce n'est qu'un subterfuge pour faire tenir tranquilles les chefs d'état-major interarmes. »

« Général Carson, il semble que vous ne soyez pas au courant de l'état d'esprit du pays. Après le premier show télévisé des Quatre Cavaliers, les sondages ont révélé que 25 % des citoyens étaient devenus favorables à l'emploi des armes nucléaires tactiques. Après le second, le chiffre est passé à 41 %. Il est maintenant de 48 % et il ne reste plus que 32 % d'irréductibles. »

« Vous n'allez pas me dire qu'un groupe rock... »

« Un groupe rock et l'adoration dont il est l'objet, général. C'est devenu de l'hystérie nationale. Ils ont des imitateurs. Vous n'avez pas vu les badges? »

« Ceux qui représentent un champignon atomique avec les mots *Do it?*¹ »

Le sous-secrétaire a acquiescé. « Les gens du Conseil national de sécurité ont-ils tout simplement estimé que le culte suscité par les Quatre Cavaliers pourrait servir à infléchir l'opinion publique, ou bien ces types étaient-ils téléguidés par eux depuis le début, je n'en sais pas plus que vous. Mais le résultat est là : les Cavaliers et la fascination qui les entoure ont eu raison de l'élément de la population qui était le plus opposé aux armes nucléaires : les hippies, les étudiants, les marginaux, les jeunes gens d'âge militaire. Les manifestations contre la guerre et les armes nucléaires ont cessé. Nous approchons du seuil des 65 %. Quelqu'un — peut-être le président en personne — a décidé qu'un nouveau grand show des Cavaliers fera sauter le pas. »

« Le président est derrière cette affaire? »

« Voyons! Personne d'autre que lui ne peut autoriser

1. « Faites-le. » Titre du livre de Jerry Rubin, fondateur du mouvement yippie (Youth International Party). (N.D.T.)

la mise à feu de la bombe atomique. Le show sera émis en direct de Yucca Flats. Il est financé par une compagnie de construction aérospatiale dont l'existence dépend pour une large part des commandes intéressantes de la défense nationale. On laissera le public venir en camions. Naturellement, le gouvernement tire les ficelles. »

« Et le S.A.C. lâchera une bombe A pour mettre fin au spectacle? »

« Exactement. »

« J'ai eu l'occasion de voir un de leurs shows. Mes gosses le regardaient. J'ai éprouvé une impression très curieuse... J'avais presque envie que le téléphone rouge se mette à sonner... »

« Je sais ce que vous voulez dire. J'ai parfois le sentiment que cette vague d'hystérie a gagné ceux-là mêmes qui sont derrière tout ça, que les Cavaliers manipulent maintenant ceux qui les manipulaient, bref que c'est un cercle vicieux. Mais je suis fatigué depuis quelque temps. La guerre nous fatigue tous. Si seulement nous pouvions en finir avec... »

« Nous souhaiterions tous en finir d'une manière ou d'une autre », ai-je répondu.

T moins 60 minutes. Le compte à rebours continue...

Tout l'équipage du *Backfish* doit assister au quatrième show des Quatre Cavaliers retransmis par satellite-relais : tels sont les ordres que j'ai reçus. A première vue, il peut paraître curieux de mobiliser toute la flotte des sous-marins Polaris devant le petit écran, mais du point de vue du moral c'est fort important.

Les hommes appelés à servir à bord de ces submersibles ont une tâche ingrate. Seuls sont sélectionnés les meilleurs marins, et les bons marins n'ont qu'un désir : agir. Pourtant, si jamais nous devons passer à l'action, c'est que notre mission aura échoué. Nous consacrons

le plus clair de notre temps à développer des talents qui ne seront peut-être jamais employés. La dissuasion est une stratégie valable, mais c'est épuisant pour les hommes chargés de l'appliquer... et d'autant plus épuisant que l'attitude de nos compatriotes était naguère encore négative à l'endroit de notre mission. Des garçons qui, au service de leur pays, aiguisent leur métier pour lui donner le tranchant d'un fil de rasoir et que l'on oblige à rester l'arme au pied ont le droit d'en avoir gros sur le cœur d'être traités comme des parias.

C'est pourquoi le revirement de l'opinion dont les Quatre Cavaliers semblent avoir été les agents a fait d'eux en quelque sorte des mascottes pour les équipages des Polaris. A leur manière, ils parlent en notre nom et s'adressent à nous.

J'ai décidé de regarder le show au centre de contrôle des missiles où les effectifs doivent être complets en permanence et prêts à lancer les fusées avec un préavis d'une minute. Je me suis toujours plus senti en communion avec l'équipe de quart du centre de contrôle qu'avec tout le reste du personnel placé sous mon commandement. Ici, ce n'est plus un commandant et des matelots, mais un esprit et une main. Si l'ordre de feu nous parvient, je serai la volonté et ils seront les exécutants. A un moment pareil, il est bon de ne pas se sentir seul.

Tous les yeux sont braqués sur le téléviseur installé au-dessus du grand pupitre de commandes quand le show débute et que...

Un motif en spirale tournoie sur l'écran, jaune métallique sur fond bleu métallique. Un son lancinant s'élève, moitié sitar moitié électronique, et c'est un peu comme s'il provenait de l'intérieur de ma tête, et comme si la spirale était gravée directement sur ma rétine. C'est presque douloureux, et pourtant rien au monde ne pourrait me faire détourner le regard.

Puis deux voix se mettent à chanter en se répondant l'une à l'autre :

« Let it all come in... »

« *Let it all come out...* »

« *In... out... in... out... in... out...* »

J'ai l'impression que ma tête palpite — *in-out, in-out, in-out* — et des pulsations colorées commencent à animer le motif en spirale au rythme des mots : jaune sur fond bleu (*in*)... vert sur fond rouge (*out*)... *In-out-in-out-in-out-in-out...*

Sur l'écran et dans ma tête... Il me semble que je me cogne à une sorte de membrane invisible tendue entre l'écran et moi, comme si quelque chose cherchait à s'emparer de mon esprit et comme si je luttais pour résister... Mais pourquoi résister?

La pulsation et le chant s'accélèrent, s'accélèrent toujours, jusqu'au moment où le « *in* » ne se distingue plus du « *out* », et des images rétiniennees en négatif s'accumulent toujours plus vite dans mes yeux, trop vite pour qu'ils puissent s'adapter à leur succession, au point que ma tête est prête à éclater... II.

Le chant et la mélodie s'interrompent et les Quatre Cavaliers apparaissent, vêtus de leurs robes, sur une estrade avec un ciel bleu et limpide à l'arrière-plan. Une seule voix, apaisante à présent, reprend : « *You are in...* » (Vous êtes dedans.)

Le plan suivant montre les Cavaliers en plongée, et je vois qu'ils se tiennent sur une plate-forme circulaire. Puis la caméra s'élève en une lente ascension qui révèle que cette estrade circulaire est placée au sommet d'une haute tour, autour de laquelle s'étend à perte de vue un désert peuplé d'une gigantesque foule de gens assis.

« *And we are in and they are in...* » (Et nous sommes dedans et ils y sont aussi.)

Maintenant je me trouve en bas parmi la foule; les gens qui la composent ont l'air de fondre et de se répandre comme du plastique en fusion, qui dégouline de l'écran de télévision pour m'engloutir.

« *And we are all in here together...* » (Et nous sommes tous ensemble.)

Une sensation étrange et merveilleuse... la musique est de plus en plus rapide, extatique et sauvage... la coque du *Backfish* a l'air irréaliste... la foule autour de moi se balance en cadence... la distance entre la foule et moi semble se dissoudre... je suis là-bas... ils sont ici... Nous sommes paralysés...

« *Oh yeah, we are all in here together... together...* »
(Oui, nous sommes dedans tous ensemble, tous ensemble.)

T moins 45 minutes. Le compte à rebours continue...

On regardait la télévision, Jeremy et moi, sourds et aveugles l'un à l'autre, sourds et aveugles à tout ce qui n'était pas l'écran. Les tours de garde ont beau être brefs, il arrive qu'on se sente tout drôle au fond d'un trou sous des tonnes de béton, seul avec le type qui a la deuxième clé, sans rien d'autre à faire qu'à ressasser des idées noires et se taper mutuellement sur les nerfs. En principe on est tous aussi équilibrés qu'il est humainement possible de l'être, c'est ce qu'on nous raconte en tout cas, et c'est sûrement vrai puisque le monde est encore debout. Je veux dire qu'il ne faudrait pas grand-chose... juste que deux mecs en faction perdent la boussole en même temps, qu'ils enfoncez leurs clés dans la double serrure et appuient sur les trois boutons commandant la mise à feu de leurs trois Minutemen... Et boum! En avant pour la troisième guerre mondiale!

Pas sain, cette pensée-là! Le genre de pensée qu'on ne devrait pas avoir. Parce qu'alors je me mettrais à surveiller Jeremy qui se mettrait à me surveiller, et un processus de rétroaction paranoïaque se déclencherait... Mais non, ça ne risque pas de se produire. Nous sommes trop stables, trop responsables. Aussi longtemps que nous nous rappellerons qu'il est normal de se sentir un peu angoissé au fond de ce terrier, nous n'aurons rien à craindre.

Bonne idée d'avoir installé un poste de télé. Ça nous maintient en contact avec le monde extérieur qui ainsi demeure réel. Il ne serait que trop facile de se laisser aller à penser que ce centre de contrôle de missiles souterrain est la seule réalité, que rien de ce qui passe en haut n'a vraiment d'importance... Une pensée malsaine!

Les Quatre Cavaliers... Marrant l'effet que font ces types. Ce sentiment qu'on a qu'il vaudrait mieux en finir avec cette tension et ne plus en parler. Quand on les regarde, on est capable de tout laisser tomber sans mal, ça vous submerge, et puis ça vous pénètre en vous purgeant. Ils sont probablement fous. Il y a toute la folie humaine en chaque individu et c'est pour ça qu'on doit être très vigilant, ici, quand on est de garde. Se laisser aller en regardant les Cavaliers, c'est la garantie que cette folie n'éclatera pas en nous. C'est sans doute pour cette raison que beaucoup d'entre nous portent maintenant le badge *Do it* quand ils ne sont pas de service. Les huiles n'y voient pas d'inconvénient. Elles ont l'air de comprendre que ça fait partie des plaisanteries à usage interne dont nous avons besoin pour tenir le coup.

Le machin en spirale avec lequel ils avaient commencé le show est revenu — le fond sonore aussi — et hop! je ne fais plus qu'un avec l'écran, comme s'il n'y avait pas eu la pub dans l'intervalle.

« *We are all in here together...* »

Le chanteur en gros plan me regarde droit dans les yeux, aussi proche que Jeremy et en quelque sorte plus réel. Un type patibulaire avec, au fond du regard, quelque chose qui me dit qu'il sait où se tiennent toute la pourriture et la saloperie du monde.

Une basse a commencé à vrombir derrière lui, en même temps qu'une espèce de bourdonnement électronique qui agace les dents. Il s'est mis à gratter sa guitare en sourdine et à chanter avec ce timbre d'outré-tombe qui déclenche les rixes dans les bars :

« *J'ai poignardé ma mère et j'ai cogné mon père...* »

Des accords plaqués à la guitare soulignent moqueusement les paroles et une gigantesque croix gammée (alternativement rouge sur fond noir, noire sur fond rouge) palpète spasmodiquement comme une veine mise à nu...

Rictus paillard du Cavalier....

« J'ai crucifié ma sœur à la porte des toilettes... »

La guitare derrière la croix gammée qui palpète...

« Noyé un petit chien dans une bétonnière... Brûlé un petit chat juste pour entendre ses cris... »

Sur l'écran, un énorme brasier qui flambe au ralenti, et la voix devient une plainte d'agonie, stridente et prolongée :

« Oh! Dieu, ce feu ardent qui me brûle la cervelle...

Oui, ce feu dévorant dans ma cervelle pourrie...

Qu'on me donne une lampe à souder...

Et de la chair nue à faire roussir... »

L'image des flammes s'estompe, remplacée par le visage d'une Asiatique qui hurle en courant dans un village en feu, le dos recouvert de napalm.

« Un message bouillonne dans l'écume de mon sang... L'homme n'est rien d'autre qu'un feu qui brûle... sur une sale boule de boue... »

Extrait de vieilles actualités. Un rassemblement à Nuremberg. Une croix gammée tournoyante composée d'hommes qui défilent en brandissant des torches...

Le chef du groupe en surimpression sur la croix flamboyante qui continue de tournoyer :

« Tu ne me hais pas, petit? Tu n'entends pas crier dans ta tête?

Tu ne me hais pas, petit? Tu ne me sens pas te noyer dans la vase? »

Plus rien que le visage du Cavalier hurlant de haine :

« Oh! oui, je suis un monstre, ma mère... »

Plan de coupe sur la foule entourant la plate-forme. Tous les gens sont debout, leurs bras s'agitent, ils poussent des clameurs muettes. Coup de zoom : ka-

léidoscope de visages, de regards fiévreux, de bouches béantes qui crient...

« *Car mon nom est...* »

Visage du Cavalier en surimpression sur les visages démentiels des spectateurs...

« *L'humanité!* »

J'ai regardé Jeremy. Il tripotait la clé accrochée à la chaîne qui lui pendait au cou. Il était en sueur. Brusquement, j'ai réalisé que je transpirais, moi aussi, et que ma propre clé frémissait dans ma main comme une créature vivante...

T moins 13 minutes. Le compte à rebours continue...

Le commandant ici, au centre de contrôle des missiles du *Backfish*, en train de regarder les Quatre Cavaliers avec nous, ça fait un drôle d'effet. Assis devant mes commandes à regarder la télé avec le commandant qui me souffle dans le cou ou tout comme... j'ai l'impression qu'il sait ce qui se passe en moi et que je suis incapable de savoir ce qui se passe en lui... et ça donne au feu intérieur qui me brûle un côté gluant qui ne me plaît pas...

Et puis, ç'a été la fin de la pub, le truc en spirale est revenu et hop! ça m'a comme aspiré dans l'écran, et j'ai cessé de m'inquiéter du commandant et de tout le reste...

Plus rien que la spirale qui devenait jaune-bleu, rouge-vert et qui se mettait à tourner, à tourner, plus vite, plus vite, en changeant de couleur, à tourner, à tourner, tourner... Et derrière, on entendait comme le tintement d'un manège de Coney Island, plus vite, plus vite, plus vite, et qui tourne et tourne en lançant des éclairs rouge-vert, jaune-bleu, et qui tourne et tourne et tourne...

Et ce grand bourdonnement dans mon corps, et ça tourne, tourne, tourne... Mes muscles qui se relâchent, qui deviennent flasques, et ça tourne, tourne,

tourne, tout mou, ça tourne, tourne, oh! que c'est bon, tourne tourne...

Et au milieu de la fulgurante spirale multicolore, un point de lumière incolore et éclatant, juste au milieu, qui ne bouge pas, qui ne change pas tandis que le monde entier tourne et tourne tout autour dans un jaillissement de couleurs, et le bourdonnement provient de ce point de lumière comme la musique de manège provenait des couleurs tournoyantes, et il me fredonne sa chanson...

C'est une sortie lumineuse très loin au fond d'un long tunnel qui tourbillonne, tourbillonne. Le fredonnement s'enfle. Le point de lumière grossit. Le tunnel m'engloutit, me projette vers sa sortie, ça tourne, tourne, tourne...

T moins 11 minutes. Le compte à rebours continue...

Je tombe en tournoyant, tournoyant, tournoyant dans un long, si long tunnel de couleurs palpitantes, tournoyant, tournoyant vers le cercle de lumière qui brille très loin au bout du tunnel... Comme ce sera bon de l'atteindre enfin, de m'imbiber du merveilleux fredonnement qui remplit mon corps, alors je pourrai oublier que j'étais là, dans ce trou souterrain qui était une spirale d'éclairs de toutes les couleurs tournoyant, tournoyant vers la lumière amicale au bout du tunnel, tournoyant, tournoyant...

T moins 10 minutes. Le compte à rebours continue...

Le cercle de lumière au fond du tunnel était de plus en plus large, le fredonnement de plus en plus sonore, et j'étais de plus en plus aérien, et le centre de contrôle de missiles du *Backfish* était de plus en plus sombre, et le terrible fardeau du commandement était de plus en plus léger, tournoient, tournoient, et j'étais si heureux que j'avais envie de pleurer, tournoient, tournoient...

T moins 9 minutes. Le compte à rebours continue...

Tourbillon et tourbillon... Je tourbillonnais, Jeremy tourbillonnait, le caveau souterrain tourbillonnait, et le cercle lumineux au fond du tunnel se rapprochait, se rapprochait, et... je l'ai traversé! Un endroit baigné d'une lumière jaune. Une lumière métallique jaune pâle. Puis une lumière métallique bleu pâle. Jaune. Bleu. Jaune. Bleu. Jaune-bleu-jaune-bleu-jaune-bleu-jaune...

Une pulsation de lumière pure... et un son pur qui bourdonne. Et juste la sensation de la présence de lettres que je n'arrivais pas à déchiffrer — ni jaunes ni bleues — entre les pulsations, trop fugaces et trop faibles pour être lisibles mais importantes, terriblement importantes...

Et la voix qui semblait venir de l'intérieur de ma tête, presque comme si c'était moi qui chantais :

« Non, non... je ne veux pas vraiment savoir... Non, non... je ne veux pas vraiment savoir... »

Le monde palpitait et scintillait d'éclairs autour de ces mots que je ne pouvais pas lire, pas tout à fait lire, que je devais lire, que je pouvais presque lire...

« Oh! oui... grand Dieu je veux vraiment savoir... »

D'étranges formes amorphes masquant l'univers bleu-jaune-bleu qui clignote, cachant les mots qu'il fallait que je lise... Mais qu'elles fichent donc le camp que je découvre ce que je dois savoir!

« Dis-moi dis-moi dis-moi dis-moi dis-moi... Je dois savoir je dois savoir je dois savoir je dois savoir... »

T moins 7 minutes. Le compte à rebours continue...

Impossible de déchiffrer ces mots. Pourquoi le commandant ne me laisse-t-il pas les lire?

Et cette voix au fond de moi : « Je dois savoir... je

dois savoir... je dois savoir pourquoi ça me fait si mal... » Pourquoi ne se tait-elle pas que je puisse les lire? Pourquoi les mots ne s'immobilisent-ils pas? Ou ne vont-ils pas seulement un peu moins vite? S'ils allaient un peu moins vite, je pourrais les lire et je saurais alors ce qu'il faut que je fasse...

T moins 6 minutes. Le compte à rebours continue...

La clé gluante de sueur dans ma paume... J'ai vu que Duke caressait sa clé à lui. Il fallait que je sache! A présent, derrière la lumière palpitante bleue-jaune-bleue, derrière les mots indéchiffrables qui engendraient une atroce pression à l'arrière de mon cerveau, je distinguais les Quatres Cavaliers. A genoux, en larmes, la tête levée, ils suppliaient : « *Dis-moi dis-moi dis-moi dis-moi...* »

De douces nuées de flammes d'un intense rouge orangé recouvraient le monde et une voix formidable essayait de parler. Mais elle ne parvenait pas à former les mots. Elle balbutiait et gémissait...

Les éclairs jaunes-bleus-jaunes autour des mots que je ne pouvais pas lire — les mêmes mots, je le devinais soudain, que ceux que la voix du feu essayait de prononcer — et les Quatre Cavaliers à genoux, implorant : « *Dis-moi dis-moi dis-moi...* »

Le feu à la chaleur amie s'efforçant avec tant d'ardeur de parler...

« *Dis-moi dis-moi dis-moi dis-moi...* »

T moins 4 minutes. Le compte à rebours continue...

Quels étaient ces mots? Quel était l'ordre? Je devinais que mes hommes me suppliaient silencieusement de le leur dire. Après tout, j'étais leur commandant, c'était mon devoir de le leur dire. Mon devoir de trouver!

« *Dis-moi dis-moi dis-moi...* » suppliaient les silhouettes agenouillées, enveloppées dans leurs robes, à travers les pulsations vacillantes qui parcouraient mon cerveau, et je pouvais presque déchiffrer les mots... presque...

« *Dis-moi dis-moi dis-moi...* » murmurais-je au tiède feu orange qui essayait avec tant d'acharnement, mais sans y parvenir tout à fait, de prononcer les mots. Les hommes, eux aussi, soupiraient : « *Dis-moi dis-moi...* »

T moins 3 minutes. Le compte à rebours continue...

La question flamboyait, bleue et rouge, dans mon cerveau : QU'EST-CE QUE LE FEU ESSAYAIT DE ME DIRE? QUELS ÉTAIENT LES MOTS QUE JE NE POUVAIS LIRE?

Difficile de les démêler! Difficile de trouver la clé!

Une clé... *La* clé? LA CLÉ! Et la serrure derrière laquelle les mots étaient emprisonnés se trouvait juste devant moi! Enfonce la clé dans la serrure... J'ai regardé Jeremy. Est-ce que, il y avait bien longtemps et très loin d'ici, il n'existait pas je ne sais quelle raison obligeant Jeremy à m'empêcher d'enfoncer la clé dans la serrure?

Mais il ne bougeait pas tandis que je l'enfonçais...

T moins 2 minutes. Le compte à rebours continue...

Pourquoi le commandant ne me dit-il pas quel est l'ordre? Le feu le connaît, lui, mais il est incapable de le dire. La pulsation me lancine le crâne mais je n'arrive pas à déchiffrer les mots.

Et je supplie : « *Dis-moi dis-moi dis-moi...* »

Et je m'aperçois que le commandant fait la même prière.

T moins 90 secondes. Le compte à rebours continue...

« Dis-moi dis-moi dis-moi... » imploraient les Cavaliers. Et les mots que je pouvais lire étaient un brasier flambant dans mon cerveau.

La clé de Duke était la serrure qui nous faisait face. « On doit le faire ensemble », disait-il. Sa voix venait de très loin.

Bien sûr... nos clés... nos clés délivreraient les mots!

J'ai glissé ma clé dans la serrure. Un, deux, trois, nous les tournons ensemble. Sur le pupitre, un volet s'ouvre, révélant trois boutons rouges. Trois voyants s'allument. Des lettres rouges : ARMÉ.

T moins 60 secondes. Le compte à rebours continue...

Les hommes attendaient mon ordre. Je ne savais pas quel était cet ordre. Un splendide feu orange essayait de me le souffler mais il n'arrivait pas à prononcer les mots... Des silhouettes en robe lui adressaient des prières...

Et, à travers les scintillements jaune-bleu qui cachaient ces mots qu'il importait que je lise, je voyais une vaste foule entourant une tour. Les gens, debout, suppliaient en silence...

La tour dressée au cœur de la foule devenait le brasier orange qui essayait de me dire les mots...

Elle devenait un immense champignon de fumée, une aveuglante lueur rouge...

T moins 30 secondes. Le compte à rebours continue...

Le colossal pilier de feu s'efforçait de nous dire, à Jeremy et à moi, quels étaient les mots, ce qu'il fallait que nous fassions. La foule hurlait, la tête levée vers la

nuée de flammes. Le scintillement jaune-bleu, derrière le champignon, était de plus en plus rapide. Je pouvais presque lire les mots! Je voyais qu'ils étaient au nombre de deux!

T moins 20 secondes. Le compte à rebours continue...

Pourquoi le commandant ne nous dit-il rien? J'arrive presque à lire les mots!

Et j'entends soudain la foule massée autour du merveilleux champignon clamer : « DO IT! DO IT! DO IT! DO IT! DO IT! » (Fais-le.)

T moins 10 secondes. Le compte à rebours continue...

« DO IT! DO IT! DO IT! DO IT! DO IT! DO IT! DO IT! »

Qu'est-ce qu'ils voulaient que je fasse? Est-ce que Duke le savait?

9

Les hommes attendent. Quel est cet ordre? Ils attendent, penchés sur les commandes de mise à feu... Les commandes de mise à feu...?

« DO IT! DO IT! DO IT! DO IT! DO IT! »

8

« DO IT! DO IT! DO IT! DO IT! DO IT! » hurle la foule. Je crie : « Jeremy! Je peux lire les mots! »

7

Mes mains sont figées au-dessus des commandes de mise à feu.

« DO IT! DO IT! DO IT! DO IT! » voilà ce que disent les mots.

Le commandant a-t-il compris?

6

« Qu'est-ce qu'ils veulent qu'on fasse, Jeremy? »

5

Pourquoi le champignon de fumée ne donne-t-il pas l'ordre? Mes hommes attendent! Un bon marin n'a qu'un seul désir : agir.

Une voix tonnante est alors tombée de la colonne de flammes : « DO IT... DO IT... DO IT... »

4

« Il n'y a qu'une seule chose que nous puissions faire ici, Duke. »

3

« A mon commandement, messieurs! Paré à faire feu... Feu! »

2

Oui, oui, oui! Jeremy...

1

Mes mains se tendent vers le pupitre de commande de mis à feu. Tous les autres en font autant devant leur console. Mais je les coiffe au poteau. Ce sera moi le premier!

0

LE GRAND FLASH

The Big Flash

Traduit par Michel Deutsch.